

relation avec un membre de la parentèle d'Ego peut être actualisée.

. la qualité des pâturages, qui n'est pas seulement intrinsèque, mais qui dépend beaucoup de la charge qu'ils supportent, ou des conditions d'enneigement. Un apport ou un retrait de rennes, un enneigement plus ou moins important, peuvent changer complètement les données.

La souplesse de l'organisation sociale (variabilité de la *sii'da*, latitude d'utilisation de la parentèle) permet donc une grande adaptabilité aux conditions écologiques qui sont souvent contraignantes, et variables elles aussi.

- La situation se complique encore lorsque l'on sait que le troupeau lui-même n'est pas une donnée bien stable. Le faible degré de domestication du renne ne permet qu'un contrôle relatif. Les mélanges accidentels sont fréquents, les vols aussi, et on se demande parfois si ce n'est pas le renne qui choisit son territoire et sa *sii'da*, à moins que ce ne soit le voleur stratège qui ait quelque peu provoqué le mélange. Plutôt que de procéder au travail fatigant et quelquefois perturbant pour le troupeau qu'est le tri des animaux mélangés, on préfère souvent accepter ses partenaires accidentels le temps d'une saison. Il arrive aussi que le nouvel arrangement se prolonge ou devienne définitif.

En conclusion il n'y a pas de répartition fixe du territoire, la composition et la structure du groupe de familles qui réunissent leurs troupeaux sur un même pâturage étant elles-mêmes d'une grande variabilité. Je n'ai pas voulu entrer ici dans l'exposé des relations complexes entre l'Etat norvégien et la société lapone, qui sont un facteur de changement important de la *sii'da* et de son organisation territoriale, mais qui demanderaient un

autre développement.

* * * * *

5 mars 1982 : *Contraintes écologiques et fluctuations historiques de l'organisation tribale en Afghanistan*, par Daniel BALLAND (CNRS),

Voir plus haut, rubrique "Dossier", PP. 55-67.

* * * * *

19 mars 1982 : *Territoires nomades - approches d'un géographe*, par Edmond BERNUS (ORSTOM).

1. La géographie et l'espace.

Espace, pays, région, territoire, autant de termes qui sont au centre du débat des géographes à la recherche d'une définition de leur science. Dans son livre déjà ancien, A. Cholley (1951) (1) définit la géographie comme une science des combinaisons qui introduit l'homme dans les sciences de la terre. La géographie est à la fois science de synthèse et méthode d'approche. On retrouve dans cet ouvrage la division classique entre géographie générale (thématique) et régionale. Jusqu'à une époque récente les grandes thèses de géographie furent régionales (la Plaine picarde, la Flandre, le Val de Loire, etc.). Puis la notion de région, surtout dans les pays industrialisés, vieillit : elle fut cependant réintroduite par les géographes impliqués par les plans d'aménagement du territoire. Dans les pays tropicaux, la géographie a été confrontée aux mêmes problèmes, comme en fait foi l'avant propos des actes d'un colloque tenu en 1972 à Yaoundé (2) : "Dans un certain nombre de pays africains ainsi qu'à Madagascar la puissance publique s'est rendu compte que la division de

16 NOV. 1983

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 3747ex1

Cote : B

l'espace en unités administratives ne suffisait plus à résoudre les problèmes nés de la disparité de la croissance économique et du niveau inégal des équipements sociaux".

La géographie tropicale française a été marquée depuis la dernière guerre par l'oeuvre de Pierre Gourou : "La géographie, dit-il, (3) en donnant une idée juste du rôle joué par la civilisation dans le paysage, ouvre une voie correcte à l'intelligence des problèmes de l'environnement". "Ce qui dans le paysage, tient à l'intervention de l'homme : tel est le premier objet de la géographie humaine..." Dans cette approche le rôle des civilisations actuelles ou passées est pris en compte : "bien des aspects humains du paysage peuvent dépendre non de la civilisation régnante, mais d'une ou plusieurs civilisations passées. Il faut reconnaître les enclaves enkystées de techniques défuntes : un service à rendre à la collectivité que de distinguer les tissus vivants des fossiles qu'ils enlèvent". Sous la direction de P. Gourou, des cartes de densité de population ont été établies pour tenter d'expliquer l'inégale répartition des hommes ; les techniques de production ou d'encadrement présentes ou passées ont révélé au delà des contraintes physiques, les causes de profondes différenciations régionales.

Sous le nom de "nouvelle géographie" (4) une école s'est formée, qui, ne privilégiant plus "l'étude de détail et l'analyse du paysage, il s'agit de noter la manière dont les hommes emploient leur temps et utilisent leur espace à établir un budget espace-temps"... "Le géographe, poursuit Claval, cherche à rendre compte de la totalité du réel, de l'ensemble des traits d'une économie ; il s'interroge à l'organisation de l'espace par ensembles territoriaux, villes et nations et grands espaces". P. Claval et R. Brunet (5) ont montré la voie et cette école a pour tribune la revue *L'espace géographique*. Ces

recherches font appel à des modèles et aux mathématiques : c'est une géographie quantitative, qui se penche sur les grands espaces, les réseaux, les flux...

A côté de cette géographie un peu abstraite, un courant récent a tenté de cerner la perception qu'ont les habitants de leur propre espace. Cette recherche s'est exprimée dans une RCP du CNRS, sous la direction d'A. Frémont (6). "La notion d'espace vécu, dit ce dernier, inverse la perspective habituelle des géographes. Les hommes dans une région ne perçoivent pas tous celle-ci selon la même ampleur ni selon les mêmes valeurs. Le territoire des uns et des autres s'élargit ou se rétrécit à la mesure des âges, des sexes, des classes sociales, des possibilités de déplacement, de la nature même de l'espace. Les hommes vivent les lieux non dans l'homogénéité de genres de vie égalitaires ou standardisés mais dans les inégalités et les discontinuités sous-tendues par de multiples facteurs" (Frémont, 1976). Les géographes tropicalistes ont exploité cette approche et J. Gallais a pu opposer "l'espace standard, les espaces lisses ou rabotés des sociétés industrielles" à "l'espace discontinu des sociétés tropicales" (Gallais - 1967, 6) (7).

Tels sont brièvement résumés, quelques-uns des courants de la géographie française, dans sa quête pour appréhender la région, l'espace ou le territoire par des approches nouvelles.

2. Approche pragmatique du territoire nomade par un géographe.

Mon expérience de géographe s'inscrit dans un itinéraire qui m'a conduit de l'étude des terroirs paysans, à celle des territoires nomades. L'étude de terroir a constitué pour beaucoup de jeunes géographes l'introduction à la recherche, la prise de conscience concrète d'un espace cultivé en le parcourant à pied, la chaîne

d'arpenteur à la main. Il s'agissait par des levés de terrain, des mesures, de juger l'adaptation d'un système agraire à un milieu ; ces monographies visaient aussi par des études rétrospectives et éventuellement par un "suivi", à connaître l'évolution d'un système agraire. Ce travail sur un espace fermé où on tente d'appréhender le rapport entre l'homme et ses terres cultivées, a donc constitué pour beaucoup de géographes l'étude initiatique du terrain.

De nombreuses années plus tard, j'ai abordé les zones arides nomades du Niger. Mon expérience passée m'a poussé à chercher des approches variées : d'une part, le fait qu'en pays nomade les éleveurs et leurs troupeaux vivent du milieu naturel non transformé, m'incitait à chercher des comparaisons et des rapprochements avec les "territoires animaux" dans une perspective ethologique et écologique ; pour tenter, d'autre part, de cerner un territoire précis, j'ai cherché à transposer en milieu nomade les principes mis au point pour l'étude des terroirs paysans. Mais la difficulté à trouver un espace clos, exploité par un groupe humain cohérent, est immédiatement apparue. Deux solutions ont pu être envisagées :

- l'étude d'un point d'eau (8) (ou d'un groupe de points d'eau) et des parcours environnants avec tous les nomades et les troupeaux qui exploitent cet espace.

- l'étude d'un groupe humain (9) comparable au village, c'est à dire la *tawshit* (tribu) groupant sous un même nom une communauté issue d'un ancêtre commun. La notion d'"aire de nomadisation" se veut en zone pastorale équivalente de celle de terroir chez les paysans.

Dans le premier cas on est en présence de groupes humains hétérogènes, relevant d'ethnies (Touaregs, Peuls ou Arabes) ou de tribus variées. Dans le second, il

fallait appréhender l'ensemble de la tribu dispersée sur d'innombrables points d'eau.

Ces tentatives pour isoler un territoire nomade d'étude se heurtent à quelques difficultés. Il existe souvent des régions exploitées en commun au cours de saisons particulières. Au Niger ce sont les plaines argileuses au sud-ouest du Massif de l'Air où convergent en saison des pluies d'innombrables troupeaux pour exploiter des sources minéralisées et des pâturages herbacés d'"annuelles" à haut rendement. Au Macina (Mali) les pâturages de bourgou (*Echinochloa stagnina*) sur les bords du fleuve Niger, sont utilisés en commun durant la saison sèche.

Au delà de ces exploitations communes traditionnelles, le forage de points d'eau par les Services de l'Etat (puits cimentés, stations de pompage) a ouvert à tous les nomades des ouvrages publics. A In-Waggar, le puits profond de 88 m était utilisé par quelques campements de la tribu des Illabakan. Après l'installation d'une station de pompage on trouvait des représentants de 5 tribus touarègues (autres que les Illabakan) et de 4 groupes Peuls nomades. Cette désorganisation de l'espace pastoral, rend difficile la délimitation d'un territoire approprié par un groupe qui y trouve ses moyens d'existence.

3. Le territoire, espace dont un groupe tire ses moyens d'existence.

C'est dans ce sens que le territoire a pu être appelé "aire de nomadisation". Une telle définition n'empêche pas que d'un groupe à l'autre, la notion de territoire varie. Elle semble plus floue chez les Peuls Wodaabe infiltrés depuis une quarantaine d'années dans les interstices du tissu spatial touareg. Les Peuls ne possèdent pas d'espace collectif continu, mais des enclaves dispersées ; encore minoritaires, ils abandonnent leurs par-

cours en cas de difficultés (administratives, climatiques), quitte à revenir après la crise. Les Touaregs semblent plus accrochés à leur territoire pour des raisons qui se conjuguent : ils ont tissé des liens plus anciens avec leur région, ils sont imbriqués dans une société plus hiérarchisée, faisant partie d'un ensemble plus solidaire. Ils ne quittent leurs parcours habituels que poussés par la nécessité.

Même au sein de la société touarègue, la définition du territoire varie. Si on demande à des *imghad* (vassaux, tributaires) de dresser la carte du territoire de leur tribu, ils dessinent les vallées et portent les puits où vivent et abreuvent leurs principaux campements en saison sèche. Le territoire représenté correspond à leur espace exploité.

La même question posée aux *imajeghen*, anciens détenteurs du pouvoir, reçoit une réponse différente. Ils incorporent dans leur territoire, l'ensemble des parcours de toutes les tribus dont ils ont le commandement traditionnel. Cela étend le territoire très loin autour du campement de *amenokal*, lieu géométrique de l'ensemble, qui fait de petits mouvements autour de *chin Tabaraden*. Il y a ici correspondance entre territoire traditionnel et administratif. Pour les *imajeghen*, tous leurs délégués exploitent un espace collectif dont ils sont les seuls répondants. Le même terme, *akal*, désigne le territoire des *imajeghen* et celui des *imghad*. Le premier est un territoire politique revendiqué, et d'autant plus affirmé aujourd'hui qu'il représente les pouvoirs d'une chefferie déclinante. Le second représente l'espace exploité réellement, et manifeste l'indépendance économique d'un groupe sur ses parcours. Le territoire de la tribu peut aussi se définir selon la connaissance précise qu'en ont ses utilisateurs. Une enquête a montré que ce savoir, très finement précis sur l'espace exploité, devient plus flou au delà : chaque puits,

chaque vallon, chaque site préhistorique, était connu, situé et décrit avec rigueur dans les parcours habituels ; au delà de certaines limites les réponses étaient plus vagues, et la carte moins remplie. La toponymie évoquait les événements les plus intimes du groupe dans le territoire qu'il occupe et parcourt chaque année ; au delà, la toponymie connue ne désignait plus que les puits et les sites majeurs.

Le territoire vécu, chez certaines populations insulaires du Pacifique, correspond à deux besoins essentiels, l'identité et la sécurité (Bonnemaison 1980, 186) (10). Cet espace où les habitants sont enracinés, avec une adéquation quasi parfaite entre les hommes et leur territoire, ne correspond pas à la vision des nomades. Leur territoire, s'il s'incarne dans une région donnée, est cependant plus mobile. La précarité des ressources, la variabilité des pluies, la fréquence des crises, provoquent des glissements et des déplacements. Le territoire peut se recréer, sur un autre espace, avec de nouvelles références et de nouvelles valeurs.

4. Le territoire, comme espace de références communes.

Au delà du territoire où un groupe satisfait ses principaux besoins matériels, on pourrait parler du territoire symbolique, qui unit une communauté dont chaque élément possède la clef. C'est en somme un territoire géo-culturel (Bonnemaison : 1982) (11) dont tous les hommes se font une même représentation. C'est l'espace auquel le voyageur aspire, cela peut devenir le territoire rêvé qu'on a perdu ; c'est en somme le lieu où s'incarne la conception collective d'un groupe vis-à-vis du temps et de l'espace. Cette notion, ainsi définie peut se matérialiser à différentes échelles.

Le territoire de la tente, le plus petit, constitue l'univers clos du noyau conjugal. Il se forme lorsque le couple commence sa

vie commune : l'épouse, en général, apporte la tente avec tout le mobilier et le matériel domestique. C'est sous le velum que vit le couple, les jeunes enfants et les jeunes filles non mariées, les jeunes gens s'aménageant des abris sous les arbres avec leurs camarades. Dans la tente l'espace est organisé et orienté : la femme et ses bagages occupent la partie nord, alors que l'homme suspend ses affaires, son épée dans la partie sud. C'est le territoire vécu, organisé, dont les symboles spatiaux communs à chaque famille se répètent, et se reconstituent de mère en fille.

Le territoire du campement est l'espace occupé par un groupe de tentes et leurs troupes : il varie à la fois dans son implantation et sa composition. Le territoire mobile, laisse à chaque déplacement un espace d'abandon, où les traces humaines et animales sont encore visibles, et qui doit être évité car il devient le domaine des génies.

Ce territoire se concrétise au cours de jeux et de joutes de la saison estivale. Les jeunes gens vont souvent saisir un objet appartenant à une femme d'un campement voisin et s'efforcent de le rapporter chez eux sans être rejoints par les cavaliers et chameliers lancés à leurs trousses. Autrefois, le jeu de *karey* opposait l'été deux campements proches : à l'aide de crosses en bois les jeunes gens devaient pousser une balle de cuir vers leurs propres tentes : le territoire de leurs campements respectifs formait le but à atteindre, où la balle devait pénétrer. Ce jeu, rarement pratiqué aujourd'hui, était violent et les jambes cassées n'étaient pas rares. L'espace du campement constitue donc, en certaines occasions une base d'attaque et de repli dans les confrontations ludiques de l'heureuse saison des pluies.

Tente et campement sont les deux références permanentes ; ils constituent le cœur

vivant de la pensée du voyageur et alimentent la nostalgie qui étreint si souvent le Touareg. Si ces références sont mobiles et variables, elles sont le cadre de la vie nomade aimée en tant que telle et perçues dans ce rapport mouvant avec l'espace.

Le territoire de la tente et du campement sont humanisés, et s'opposent au monde extérieur de la solitude livré aux génies, *eljenien* ou *kel esuf* : ceux-ci peuvent être rencontrés partout mais ils sont particulièrement liés à certains sites : cimetières, campements abandonnés, terriers, arbres spéciaux, tel *agar* (*Maerua crassifolia*). Les génies sont d'autant plus dangereux qu'ils prennent des formes humaines qui permettent mal de les identifier.

Le territoire de la *tawshit*, du groupe connu sous un même nom et se disant issu d'un ancêtre commun, a déjà été évoqué. C'est l'espace où la tribu vit et nomadise actuellement, après des migrations successives. Les marges de ce territoire forment souvent des franges où la tribu s'est alliée à des tribus voisines et où apparaissent parfois des plages de recouvrement.

Le territoire de l'*ettebel*, de la confédération, est l'espace politique où s'exerce le pouvoir et la protection de l'*amenokal*. Le rezzou formé d'un groupe de guerriers, sort de son territoire pour surprendre au loin des adversaires dont on saisit les esclaves et les troupeaux : il s'agit ensuite de ramener les prises sans être rejoints. C'est à une autre échelle et en s'exposant volontairement à la blessure et à la mort, le même défi qui consiste à saisir un objet dans le campement voisin. Mais c'est ici un jeu à haut risque qui vaut à tous ceux qui accomplissent l'exploit, la gloire proclamée dans des poèmes qui s'inscrivent dans toutes les mémoires et sont récités auprès des femmes au cours de réunions galantes.

Au delà du monde touareg, c'est l'espace mal connu où les habitants ne possèdent

p
n
r
p
l

5

L
p
s
c
C
c
l
m
d
T
v
c
d
l
p
p
d
r
r
c
s
r
n
à
t
s
à
s
j
L
l
h
e
s
l
d
d
c
p
h
n

pas les mêmes règles du jeu où il faut pénétrer par la force ou selon des itinéraires contrôlés pour ne pas être victimes de populations étrangères dont on ignore le langage.

5. Le territoire discontinu et prolongé.

Le territoire nomade, rarement clos, se prolonge souvent vers des lieux qui lui sont extérieurs et reliés à lui par le cordon ombilical d'un itinéraire précis. Ces lieux peuvent aussi bien concerner des centres d'échange et de commerce que des lieux de pèlerinage et de culte. Au premier cas peuvent être rattachés les oasis de Fachi et Bilma, ravitaillés par les Touaregs de l'Aïr et les Kel Gress qui reviennent chargés de sel et de dattes. Leurs caravanes qui permettent l'échange de produits de régions complémentaires forment le flux qui irrigue ces itinéraires, à partir du territoire propre à chaque groupe Touareg, dans un mouvement alterné de diastole et de systole. Les lieux de pèlerinage sont souvent implantés hors du territoire, à la suite de migrations. D'anciens cimetières Kel Gress, se trouvent sur le versant ouest de l'Aïr, dans un territoire abandonné au 18^e siècle : les jeunes gens qui accompagnent les troupeaux à la "cure salée" prolongent souvent leur transhumance estivale pour se recueillir sur les tombes. Au nord-ouest d'In Gall, à Anasafar, se trouvent les tombes de deux saints Tamesgidda, tribu qui nomadise aujourd'hui au sud, dans la vallée de Tarka. Lorsque les campements gagnent pendant l'été la région de Marandet, de nombreux hommes se rendent à Anasafar pour prier et recueillir le sable sur la tombe des saints. Enfin, les mosquées célèbres de l'Aïr constituent un itinéraire suivi par des hommes pieux qui vont successivement de l'une à l'autre dans un ordre et un calendrier précis. Le territoire ainsi prolongé est bien "un ensemble de lieux hiérarchisés connectés à un réseau d'itinéraires" comme l'a si bien dit Joël

Bonnemaison (11... sous presse). Le territoire est pour le nomade un espace maîtrisé, dont il connaît toutes les ressources ; il est jalonné de repères précis, sites préhistoriques, tombes anciennes, lieux de batailles célèbres, puits et mares. Ce territoire où il déplace sa tente et son campement incarne un univers mobile et libre. Le territoire n'est jamais figé et peut à tout moment être déplacé et reconstruit : il représente la possibilité d'une liberté de réajustements toujours possibles sous la pression d'événements inconnus.

REFERENCES

- (1) CHOLLEY (André), 1951. *La géographie. Guide de l'Etudiant.* Paris, PUF.
- (2) *Différenciation régionale et régionalisation en Afrique francophone et à Madagascar.* Journées de travail de Yaoundé - 9-12 oct. 1972. Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 39 - Paris.
- (3) GOUROU (Pierre), 1973. *Pour une géographie humaine.* Paris, Flammarion.
- (4) CLAVAL (Paul), 1977. *La nouvelle géographie. Que sais-je ?* Paris, PUF.
- (5) BRUNET (Roger), 1980. "La composition des modèles dans l'analyse de l'espace", *L'espace géographique* n° 4, 253-265.
-----, 1981. *Espacements.* Paris-Intergéo-CNRS (Recueil d'articles).
- (6) FREMONT (A.), 1976. *La région, espace vécu.* Paris, PUF.
-----, 1976. "Avant-propos" in: *L'espace vécu.* Colloque tenu à Rouen, 13 et 14 octobre 1976.
- (7) GALLAIS (J.), 1967. "De quelques aspects de l'espace vécu dans les civilisations du monde tropical", *L'espace géographique*, V, 1, 5-10.

(8) BARRAL (H.), 1970. "Utilisation de l'espace et peuplement autour de la mare de Bangao (Haute-Volta)", *Etudes rurales*, 37-38-39, 1970, 65-84.

(9) BERNUS (E.), 1974. *Les illabakan* (Niger) - une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation. ORSTOM, Atlas des structures agraires - 10, 116 p., 13 cartes h.t.

(10) BONNEMAISON (J.), 1980. "Espace géographique et identité culturelle en Vanuatu (Nouvelles-Hébrides)", *Journal de la Société des Océanistes*, Paris, T. XXXVI, 68, pp. 181-188.

(11) BONNEMAISON (J.). "Voyage autour d'un territoire", *L'espace géographique* (sous-
presse).

* * * * *

16 avril 1982 : 1) *Organisation sociale et organisation territoriale chez les chasseurs-cueilleurs*, par Alain TESTART. (CNRS).

L'aspect de l'organisation sociale des chasseurs le plus étudié et le plus sujet à controverse est incontestablement l'organisation en bandes. La théorie de la bande est l'une des toutes premières applications de l'"écologie culturelle" de Steward (1936, 1955). Celui-ci pensait que la bande patrilinéaire (la patrilinéarité résultant de la résidence virilocale et de l'exogamie de bande) était la plus fréquente, mais reconnaissait l'existence de deux autres types d'organisation chez les chasseurs-cueilleurs : la bande composite (non unilinéaire et non-exogamique) et l'organisation au niveau de la famille nucléaire. Service (1962) s'est efforcé de montrer que ces deux derniers ne se rencontreraient que dans des situations d'acculturation, et que seule la bande patrilinéaire

re - ou plutôt patrilocale - était le type d'organisation normal et indigène des chasseurs. Il est significatif que cette radicalisation de la pensée de Steward par Service aille de pair avec le rejet de toute forme de détermination ou même de conditionnement par l'écologie de l'organisation sociale : ceux qui se réclament de l'écologie ont toujours tendance à insister sur la multiplicité et la souplesse des formes adaptatives.

La bande patrilinéaire-patrilocale.

Le patrilinéarisme de la bande a été mis au compte de la patrilocalité de la résidence (Steward, 1936, 1955 ; Service, 1962).

Une des premières raisons invoquées pour rendre compte de la patrilocalité est la connaissance du territoire de chasse : l'homme-chasseur, en restant sur le même territoire de sa naissance à sa mort, acquiert une connaissance locale nécessaire à la chasse (Radcliffe-Brown, 1930-1931). Cet argument a été très tôt rejeté par Kaberry (1939) qui remarqua qu'un homme était tout autant capable de chasser dans un autre territoire que le sien propre. Leacock (1969) nota que les chasseurs du Canada connaissaient un très vaste territoire et que la familiarité avec une seule aire de chasse était beaucoup trop limitative : le chasseur avait besoin d'une connaissance plus vaste et plus générale, ce qui permettait une flexibilité adaptative à des changements dans la faune ou la composition des groupes de chasse, ainsi que des choix alternatifs. Williams (1969) a montré, à partir d'observations chiffrées, que l'efficacité de la chasse chez les Birhors des Indes ne dépendait que de l'expérience et de l'habileté du chasseur, que celui-ci chasse ou non sur un terrain qui lui est familier, pourvu qu'un homme au moins dans la partie de chasse connaisse le territoire où se déroule la chasse. L'argument relatif à l'importance de la connaissance locale est ainsi rejeté tant par les précédents auteurs

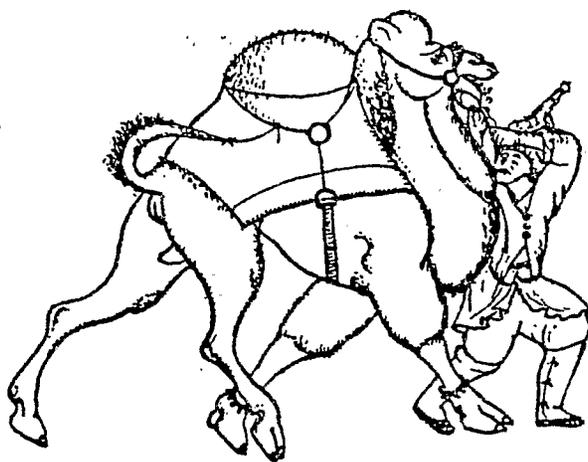
TAP

Edmond BERNEIS



production pastorale et société

bulletin de l'équipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales



Maison des sciences de l'homme
54, boulevard Raspail
75270 Paris Cédex 06
Bureau 113

ISSN 0245 - 7970
Supplément à *MSH Informations*
Publié avec le concours du CNRS
N° 11 automne 1982

B3747 ex 1

B3747 ex 1